

font descendre de haut en bas. En France ce n'est peut-être ni l'un ni l'autre, si notre mémoire nous sert bien, il nous semble que les Français font courir l'aiguille horizontalement de droite à gauche. Il ne nous appartient pas de prononcer sur le mérite respectif de ces trois méthodes ; nous abandonnons cette question au corps respectable des tailleurs.

Le dix-sept de la lune, nous nous rendîmes de grand matin à la station chinoise de *Chaborté*, pour y faire nos provisions de farine. *Chaborté*, comme l'annonce son nom mongol, est un pays humide et marécageux. Les maisons sont toutes bâties en terre, et enfermées dans une enceinte de murs très-élevés. Les rues sont irrégulières, tortueuses et étroites. Cette petite ville présente un aspect sombre et sinistre, et les Chinois qui l'habitent ont l'air plus fripons que partout ailleurs. On y trouve à acheter toutes les choses dont les Mongols font ordinairement usage : de la farine d'avoine et du petit millet grillé, des toiles de coton et du thé en brique. Les Tartares y portent les produits du désert, c'est-à-dire du sel, des champignons et des pelleteries.

Dès que nous fûmes de retour, nous nous hâtâmes de faire nos préparatifs de départ. Pendant que nous mettions en ordre, dans l'intérieur de la tente, nos ustensiles et nos bagages, Samdadchiemba alla chercher les animaux qui paissaient aux environs. Un instant après, il revint traînant après lui les trois chameaux. — Voilà les chameaux, nous cria-t-il d'une voix sombre ; mais le cheval et le mulet... où sont-ils ? Tout à l'heure ils étaient encore en vue, car je leur avais lié les pieds pour les empêcher de s'égarer... Il faut conclure qu'ils ont

été volés... Il n'est jamais bon de camper trop près des Chinois ; est-ce qu'on ne sait pas que les Chinois qui habitent la Tartarie sont des voleurs de chevaux ? — Ces paroles furent pour nous comme un coup de foudre. Cependant ce n'était pas le moment de nous abandonner à de stériles lamentations ; il importait de courir promptement sur les traces des voleurs. Nous nous élançâmes donc chacun sur un chameau, et nous nous précipitâmes, dans une direction opposée, à la recherche de nos animaux, laissant notre tente sous la protection d'Ar-salan. Nos investigations ayant été infructueuses, nous prîmes le parti de nous rendre aux tentes des Mongols, et de leur déclarer que nos chevaux avaient été perdus tout près de leur habitation.

D'après les lois tartares, lorsque les animaux d'une caravane se sont égarés, ceux dans le voisinage desquels on a campé sont tenus d'aller à leur recherche, et même d'en donner d'autres à la place dans le cas où ils ne pourraient les retrouver. Cette loi paraîtra bien étrange, et peu conforme au droit qui régit les peuples européens. On vient camper dans le voisinage d'un Mongol, sans son aveu, sans l'avoir prévenu, sans le connaître, sans en être connu ; les animaux, le bagage, les hommes, tout est sous sa responsabilité ; si quelque chose disparaît, la loi suppose qu'il en est le voleur, ou du moins le complice. Cet usage a peut-être beaucoup contribué à rendre les Mongols si habiles dans l'art de suivre les animaux à la piste. A la seule inspection des traces légères et informes que l'animal a laissées sur l'herbe, ils peuvent dire depuis combien de temps il est passé, et s'il était monté ou non par un homme. Une fois qu'ils se



sont mis sur les traces, ils les suivent dans leurs mille détours, sans que rien soit capable de les leur faire perdre.

Aussitôt que nous eûmes fait notre déclaration à nos voisins Mongols, le chef prit la parole et nous dit : — Seigneurs Lamas, ne permettez pas au chagrin d'entrer dans votre cœur. Vos animaux ne peuvent être perdus ; dans ces parages il n'y a ni voleurs ni associés de voleurs. Je vais envoyer à la recherche ; si vos chevaux ne se trouvent pas, vous choisirez à volonté dans nos troupeaux ceux qui vous conviendront le plus. Nous voulons que vous partiez d'ici aussi en paix que vous y êtes arrivés. Pendant qu'il parlait ainsi, huit Tartares montèrent à cheval, et traînant après eux leur longue perche à enlacer les chevaux, ils commencèrent leurs recherches. D'abord ils se dispersèrent et exécutèrent de nombreuses évolutions, courant dans tous les sens, et revenant quelquefois sur leurs pas. Enfin, ils se réunirent en escadron, et se précipitèrent au grand galop vers le chemin par lequel nous étions venus. — Voilà qu'ils sont sur les traces, nous dit le chef mongol qui considérait avec nous tous leurs mouvements ; seigneurs Lamas, venez vous asseoir dans ma tente, nous boirons une tasse de thé en attendant le retour de vos chevaux.

Après peut-être deux heures d'attente, un enfant se présenta à la porte, et nous avertit que les cavaliers revenaient. Nous sortîmes à la hâte, et jetant nos regards vers la route que nous avions suivie, nous aperçûmes au milieu d'un nuage de poussière, comme une grande troupe qui s'avancait avec la rapidité du vent. Nous

pûmes bientôt distinguer les huit cavaliers, et nos deux animaux qu'on traînait par le licou ; tout venait ventre à terre. Aussitôt que les Tartares furent arrivés près de nous, ils nous dirent, avec cet air de satisfaction qui succède à une grande inquiétude, que dans leur pays on ne perdait jamais rien. Nous remerciâmes ces généreux Mongols du service signalé qu'ils venaient de nous rendre ; nous vantâmes leur habileté, et après avoir pris congé d'eux, nous allâmes seller nos fuyards et nous partîmes. Nous nous dirigeâmes vers la route de la *Ville-Bleue* que nous avions laissée un peu de côté pour aller nous approvisionner à *Chaborté*.

Nous avons fait à peu près trois jours de marche, lorsque nous rencontrâmes dans le désert une imposante et majestueuse antiquité. C'était une grande ville déserte et abandonnée. Les remparts crénelés, les tours d'observation, les quatre grandes portes situées aux quatre points cardinaux, tout était parfaitement conservé ; mais tout était comme aux trois quarts enfoui dans la terre, et recouvert d'un épais gazon. Depuis que cette ville avait été abandonnée, le sol, s'étant insensiblement élevé, avait presque fini par atteindre la hauteur des créneaux. Quand nous fûmes arrivés vis-à-vis de la porte méridionale, nous dûmes à Samdadchiemba de continuer la route, pendant que nous irions visiter la *Vieille-Ville*, comme la nomment les Tartares. Nous entrâmes dans cette vaste enceinte avec un profond saisissement de frayeur et de tristesse. On ne voit là ni décombres ni ruines, mais seulement la forme d'une belle et grande ville qui s'est enterrée à moitié, et que les herbes enveloppent comme d'un linceul funèbre. L'inégalité du terrain semble des-



siner encore la disposition des rues et des monuments principaux. Nous rencontrâmes un jeune berger mongol qui fumait silencieusement sa pipe, assis sur un monticule, pendant que son grand troupeau de chèvres broulait l'herbe sur les remparts et dans les rues désertes. Ce fut en vain que nous lui adressâmes quelques questions. Cette ville, à quelle époque avait-elle été bâtie ? quel peuple l'avait habitée ? quel événement, quelle révolution l'en avait chassé ? C'est ce que nous ne pûmes savoir. Les Tartares appellent cet endroit *Vieille-Ville*, mais leur science ne va pas plus loin.

On rencontre souvent dans les déserts de la Mongolie de pareilles traces de grandes villes ; mais tout ce qui se rattache à l'origine de ces monuments antiques est enveloppé de ténèbres. Oh ! qu'un semblable spectacle remplit l'âme de tristesse ! Les ruines de la Grèce, les superbes décombres qu'on rencontre en Égypte, tout cela est mort, il est vrai, tout cela appartient au passé ; cependant on peut encore se rendre compte de ce qu'on a sous les yeux ; on peut suivre les révolutions nombreuses qui ont bouleversé ce pays. Quand on descend dans la tombe où avait été enterrée vivante la ville d'Herculanum, on ne trouve plus, il est vrai, qu'un gigantesque cadavre ; cependant les souvenirs historiques sont toujours là pour le galvaniser. Mais ces vieilles villes abandonnées qu'on rencontre en Tartarie, il ne s'en est pas conservé le plus léger souvenir ; ce sont des tombeaux sans épitaphe, autour desquels règnent une solitude et un silence que rien ne vient interrompre. Quelquefois seulement les Tartares s'y arrêtent un instant, dans leurs courses vagabondes, pour faire paître leurs troupeaux,

parce qu'ordinairement les pâturages y sont plus gras et plus abondants.

Quoiqu'on ne puisse rien assurer au sujet de ces grandes cités, dont on retrouve encore les restes dans les déserts de la Tartarie, on peut pourtant présumer que leur existence ne remonte pas au delà du treizième siècle. On sait qu'à cette époque les Mongols se rendirent maîtres de l'Empire chinois, et que leur domination dura près d'un siècle. Ce fut alors, qu'au rapport des historiens chinois, on vit s'élever dans la Tartarie du Nord, des villes nombreuses et florissantes. Vers le milieu du quatorzième siècle, la dynastie mongole fut chassée de la Chine. L'empereur *Young-Lo*, qui voulait achever d'anéantir les Tartares, ravagea leur pays, et incendia leurs villes. Il alla même les chercher jusqu'à trois fois au delà du désert, à deux cents lieues au nord de la grande muraille.

Après avoir laissé derrière nous la *Vieille-Ville*, nous rencontrâmes une large route allant du midi au nord, et croisant sur celle que nous suivions d'orient en occident. C'est la route que suivent ordinairement les ambassades russes qui se rendent à Péking. Les Tartares lui donnent le nom de *Koutcheou-Dcham*, c'est-à-dire Chemin de la fille de l'empereur, parce que cette voie fut tracée pour le voyage d'une princesse que l'empereur de Chine donnait en mariage à un roi des Khalkhas. Cette route, après avoir traversé le *Tchakar* et le *Souniout occidental*, entre dans le pays des *Khalkhas*, par le royaume de *Mourguevan*. De là elle s'étend dans le grand désert de *Gobi*, du midi au nord, traverse le fleuve *Toula* tout près du *Grand-Kouren*,



et va enfin aboutir aux factoreries russes de *Kiaktha*.

En 1688, un traité de paix fut conclu entre l'empereur *Khang-Hi* et le *Khan-Blanc*, roi des *Oros*, c'est-à-dire le tzar de Russie. Les frontières des deux empires furent fixées ; et on désigna *Kiaktha* pour le lieu du commerce entre les deux peuples. Cette ville est en quelque sorte divisée en deux parties. Au nord sont les factoreries russes, et au midi la station tartaro-chinoise. Le poste intermédiaire n'appartient, proprement dit, à aucune des deux puissances ; il est réservé pour les affaires commerciales. Il n'est pas permis aux Russes de passer sur le territoire tartare, et réciproquement les sujets de l'empereur chinois n'ont pas le droit de traverser la frontière russe. Le commerce de *Kiaktha* est assez considérable, et paraît assez avantageux pour les deux peuples. Les Russes exportent des draps, des velours, des savons, et divers articles de quincaillerie. Ils reçoivent en échange du thé en brique, dont ils font une grande consommation. Comme les produits russes sont ordinairement payés avec du thé en brique, il en résulte que les draps se vendent en Chine à un prix bien au-dessous de ce qu'ils coûtent sur les marchés d'Europe. C'est faute d'être bien au courant du commerce de la Russie avec la Chine, que certains spéculateurs n'ont pu trouver à Canton un débouché convenable pour leurs marchandises.

Le 14 juin 1728, un nouveau traité de paix fut signé entre le comte *Vladislavitch*, ambassadeur extraordinaire du gouvernement russe, et les ministres de la cour de Péking. Depuis cette époque, la Russie entretient, dans la capitale du Céleste-Empire, un couvent et une

école, où se forment les interprètes pour le chinois et le tartare-mantchou. De dix en dix ans on renouvelle les personnes qui composent ces deux établissements, et on envoie de Saint-Pétersbourg de nouveaux religieux et d'autres étudiants. Cette petite caravane est conduite par un officier russe, chargé de la diriger, et de l'installer à son arrivée à Péking, puis de reconduire dans leur patrie les religieux qui ont fini leur temps, et les élèves qui ont terminé leurs études. Depuis *Kiaktha* jusqu'à Péking, les Russes voyagent aux frais du gouvernement chinois, et sont escortés de poste en poste par des troupes tartares.

M. Timkouski, qui fut chargé en 1820 de conduire à Péking la caravane russe, dit, dans la relation de son voyage, qu'il n'a jamais pu savoir pourquoi les guides leur faisaient prendre une route différente de celle que les ambassades précédentes avaient suivie. Les Tartares nous en ont souvent donné la raison. Ils nous ont dit que c'était une précaution politique du gouvernement chinois, qui ordonnait de faire avancer les Russes par des circuits et des détours, afin qu'ils ne puissent pas d'eux-mêmes reconnaître le chemin. Cette précaution est, sans contredit, bien ridicule ; et elle n'empêcherait certainement pas l'autocrate russe de trouver la route de Péking, s'il lui prenait un jour fantaisie d'aller présenter un cartel au *Fils du Ciel*.

Cette route de *Kiaktha*, que nous rencontrâmes dans les déserts de la Tartarie, nous causa une émotion profonde. Voilà, nous disions-nous, un chemin qui va en Europe ! et les souvenirs de la patrie vinrent bientôt nous assaillir. Nous nous rapprochâmes insensiblement ; car



nous éprouvions le besoin de parler de la France. Cette conversation avait pour nous tant de charmes, elle remplissait si bien notre cœur, que nous faisons route sans nous en apercevoir. La vue de quelques tentes mongoles, qui s'élevaient sur une colline, vint brusquement rappeler nos pensées à la vie nomade. Un grand cri s'était fait entendre, et nous remarquâmes au loin un Tartare qui gesticulait avec beaucoup de vivacité. Comme nous ne pouvions discerner clairement à qui s'adressaient ces signes, nous continuâmes notre route. Nous vîmes alors le Tartare sauter sur un cheval sellé, qui se trouvait à l'entrée de sa tente, et courir vers nous avec rapidité. Aussitôt qu'il nous eut atteints, il descendit promptement, et s'étant mis à genoux : — « Seigneurs Lamas, s'écria-t-il, en levant les mains au ciel, ayez pitié de moi ; ne continuez pas votre route ; venez guérir ma mère qui se meurt. Je sais que votre puissance est infinie ; venez sauver ma mère par vos prières. » — La parabole du Samaritain se présente à notre mémoire, et nous pensâmes que la charité nous défendait de passer outre. Nous rebroussâmes donc chemin, pour aller camper à côté de l'habitation de ce Tartare.

Pendant que Samdadchiemba disposait notre tente, nous allâmes, sans perdre de temps, visiter la malade. Elle était en effet dans un état presque désespéré. — Habitants du désert, dîmes-nous aux personnes qui nous entouraient, nous ne sommes pas instruits dans la connaissance des simples ; nous ne savons pas compter sur les artères, les mouvements de la vie ; mais nous allons prier Jéhovah pour cette infirme. Vous n'avez pas encore entendu parler de ce Dieu tout-puissant ; vos Lamas

ne le connaissent pas ; mais ayez confiance, Jéhovah est le maître de la vie et de la mort. — La circonstance ne nous permettait pas de tenir un plus long discours à ces pauvres gens ; plongés dans la douleur et préoccupés de leur malade, ils ne pouvaient prêter à nos paroles qu'une faible attention. Nous retournâmes donc dans notre tente pour prier ; le chef de la famille nous y accompagna. Dès qu'il eut aperçu notre bréviaire : Sont-ce là, nous dit-il, ces toutes-puissantes prières de Jéhovah dont vous avez parlé ? — Oui, lui répondîmes-nous ; ce sont les seules véritables prières, les seules qui puissent sauver. — Il nous fit alors à chacun une prostration, en frappant la terre du front ; puis il prit notre bréviaire, et le fit toucher à sa tête, en signe de respect. Pendant tout le temps que dura la récitation des prières, le Tartare demeura accroupi à l'entrée de notre tente, gardant un profond et religieux silence. Quand nous eûmes terminé, il nous fit de nouveau une prostration. — Saints personnages, nous dit-il, comment reconnaître le bienfait immense que vous venez de m'accorder ? Je suis pauvre, je ne puis vous offrir ni cheval ni mouton. — Frère mongol, lui dîmes-nous, conserve ton cœur en paix ; les prêtres de Jéhovah ne doivent pas réciter leurs prières pour obtenir des richesses ; puisque tu n'es pas riche, reçois de nous cette légère offrande ; et nous lui donnâmes un fragment de thé en brique. Le Tartare fut profondément ému de ce procédé. Il ne put proférer une parole ; quelques larmes de reconnaissance furent sa seule réponse.

Le lendemain matin nous apprîmes avec plaisir que l'état de la malade s'était amélioré. Nous aurions bien



voulu pouvoir demeurer encore quelques jours dans cet endroit, afin de cultiver le germe de foi qui avait été déposé au sein de cette famille ; mais nous dûmes continuer notre route. Quelques Tartares voulurent nous accompagner un instant pour nous témoigner leur reconnaissance.

On a déjà dit que la médecine est exclusivement exercée en Tartarie par les Lamas. Aussitôt qu'une maladie se déclare dans une famille, on court à la lamaserie voisine inviter un médecin. Celui-ci se rend auprès du malade, et commence par lui tâter le pouls ; il prend simultanément dans chacune de ses mains les poignets du malade, et promène ses doigts sur les artères, à peu près comme les doigts du musicien courent sur les cordes d'un violon. La manière chinoise diffère de celle-ci, en ce que les docteurs chinois tâtent le pouls successivement sur les deux bras, et non pas en même temps. Quand le Lama a suffisamment étudié la nature de la maladie, il prononce sa sentence. Comme d'après l'opinion religieuse des Tartares, c'est toujours un *Tchutgour*, ou diable, qui tourmente par sa présence la partie malade, il faut avant tout préparer par un traitement médical l'expulsion de ce diable. Le Lama médecin est en même temps apothicaire ; la chimie minérale n'entre pour rien dans la préparation des spécifiques employés par les Lamas : les remèdes sont toujours composés de végétaux pulvérisés, qu'on fait infuser ou coaguler, et qu'on arrondit en forme de pilule. Quand le petit magasin des pilules végétales se trouve vide, le docteur Lama ne se déconcerte pas pour cela ; il inscrit sur quelques petits morceaux de papier, avec des caractères

thibétains, le nom des remèdes, puis il roule ce papier entre ses doigts, après l'avoir un peu humecté de sa salive : le malade prend ces boulettes avec autant de confiance que si c'étaient de véritables pilules. Avaler le nom du remède, ou le remède lui-même, disent les Tartares, cela revient absolument au même.

Après le traitement médical employé pour faciliter l'expulsion du diable, le Lama ordonne des prières, conformes à la qualité de ce diable qu'il faut déloger. Si le malade est pauvre, évidemment le *Tchutgour* est petit ; et alors les prières sont courtes, peu solennelles ; quelquefois on se borne à une simple formule d'exorcisme ; souvent même le Lama se contente de dire qu'il n'est besoin ni de pilules ni de prière, qu'il faut attendre avec patience que le malade guérisse ou succombe, suivant l'arrêt prononcé par *Hormousta*. Mais si le malade est riche, s'il est possesseur de nombreux troupeaux, les choses vont tout différemment. D'abord il faut se bien persuader que le diable dont la présence a fait naître la maladie, est un diable puissant et terrible ; incontestablement c'est un des chefs de mauvais esprits ; et comme il n'est pas décent qu'un grand *Tchutgour* voyage comme un diabolin, on doit lui préparer de beaux habits, un beau chapeau, une belle paire de bottes, et surtout un jeune et vigoureux cheval : s'il n'y a pas tout cela, il est certain que le diable ne s'en ira pas : ce serait en vain qu'on administrerait des remèdes et qu'on réciterait des prières. Il peut même arriver qu'un cheval ne suffise pas ; car parfois le diable est tellement élevé en dignité, qu'il traîne à sa suite un grand nombre de serviteurs et de courtisans ; alors le nombre



des chevaux que le Lama exige est illimité ; cela dépend toujours de la richesse plus ou moins grande du malade.

Tout étant disposé conformément au programme dressé par le médecin, la cérémonie commence. On invite plusieurs Lamas des lamaseries voisines, et les prières se continuent pendant huit ou quinze jours, jusqu'à ce que les Lamas s'aperçoivent que le diable n'y est plus, c'est-à-dire autant de temps qu'ils ont envie de vivre aux dépens de la famille dont ils exploitent le thé et les moutons. Si au bout du compte le malade vient à mourir, c'est alors la preuve la plus certaine que les prières ont été bien récitées, et que le diable a été mis en fuite : il est vrai que le malade est mort ; mais il n'y perdra certainement pas : les Lamas assurent qu'il transmigrera dans un état plus fortuné que celui qu'il vient de quitter.

Les prières que récitent les Lamas pour la guérison des malades sont quelquefois accompagnées de rites lugubres et effrayants. M. Huc, étant chargé de la petite chrétienté de la *Vallée des Eaux noires*, eut occasion de faire connaissance avec une famille mongole, qu'il visitait de temps en temps, afin de s'initier aux usages et à la langue des Mongols. Un jour, la vieille tante du noble *Tokoura*, chef de cette famille, fut prise par les fièvres intermittentes. — J'inviterais bien le docteur Lama, disait *Tokoura* ; mais s'il déclare qu'il y a un *Tchutgour*, que deviendrai-je ? Les dépenses vont me ruiner. Après quelques jours d'attente, il se décida enfin à inviter le médecin ; ses prévisions ne furent pas trompées. Le Lama annonça que le diable y était, et qu'il fallait le chasser au plus vite ; les préparatifs se

firent donc avec la plus grande activité : sur le soir huit Lamas arrivèrent, et se mirent à façonner, avec des herbes sèches, un grand mannequin qu'ils nommèrent le diable des fièvres intermittentes ; par le moyen d'un pieu qu'ils avaient enfoncé entre ses jambes, ils le firent tenir debout dans la tente où se trouvait la malade.

La cérémonie commença à onze heures de la nuit ; les Lamas vinrent se ranger en rond au fond de la tente, armés de cymbales, de conques marines, de cloches, de tambourins et de divers instruments de leur bruyante musique. Le cercle était terminé sur l'avant par les Tartares de la famille, au nombre de neuf ; ils étaient tous accroupis et pressés les uns contre les autres ; la vieille à genoux, ou plutôt assise sur ses talons, était en face du mannequin qui représentait le diable des fièvres. Le Lama docteur avait devant lui un grand bassin en cuivre, rempli de petit millet et de quelques statuettes fabriquées avec de la pâte de farine. Quelques argols enflammés jetaient, avec beaucoup de fumée, une lueur fantastique et vacillante sur cette étrange scène.

Au signal donné, l'orchestre exécuta une ouverture musicale capable d'effrayer le diable le plus intrépide. Les hommes noirs ou séculiers battaient des mains en cadence, pour accompagner le son charivarique des instruments et les hurlements des prières. Quand cette musique infernale fut terminée, le grand Lama ouvrit le livre des exorcismes, qu'il posa sur ses genoux. A mesure qu'il psalmodiait, il puisait dans le bassin de cuivre quelques grains de petit millet, et les projetait çà et là autour de lui, selon qu'il était marqué par la rubrique. Le grand Lama priait ordinairement seul, tantôt



sur un ton lugubre et étouffé, tantôt par de longs et grands éclats de voix. Quelquefois il abandonnait la manière cadencée et rythmique de la prière ; on eût dit alors qu'il entraînait tout à coup dans un violent accès de colère : c'étaient des interpellations vives et animées, qu'il adressait, en gesticulant, au mannequin de paille. Après ce terrible exorcisme, il donnait un signal, en étendant ses deux bras à droite et à gauche ; tous les Lamas entonnaient aussitôt un bruyant refrain, sur un ton précipité et rapide ; tous les instruments de musique étaient en jeu ; les gens de la famille sortaient brusquement, à la file les uns des autres, faisaient en courant le tour de la tente, qu'ils frappaient violemment avec des pieux, pendant qu'ils poussaient des cris à faire dresser les cheveux sur la tête. Après avoir exécuté trois fois cette ronde infernale, la file rentra avec précipitation, et chacun se remit à sa place. Alors, pendant que tous les assistants se cachaient la figure des deux mains, le grand Lama se leva pour aller mettre le feu au mannequin. Dès que la flamme commença à s'élever, il poussa un grand cri, qui fut à l'instant répété par toutes les voix. Les hommes noirs s'emparèrent du diable enflammé, et coururent le porter dans la prairie, loin de la tente. Pendant que le *Tchutgour* des fièvres intermittentes se consumait au milieu des cris et des imprécations, les Lamas demeurés accroupis dans l'intérieur de la tente, chantaient leurs prières sur un ton paisible, grave et solennel.

Les gens de la famille étant de retour de leur courageuse expédition, les chants cessèrent, pour faire place à de joyeuses exclamations, entrecoupées par de grands

éclats de rire. Bientôt tout le monde sortit tumultuairement hors de la tente, et chacun tenant dans sa main une torche allumée, on se mit en marche : les hommes noirs allaient les premiers, puis venait la vieille fiévreuse, soutenue à droite et à gauche, sous les bras, par deux membres de la famille ; derrière la malade marchaient les huit Lamas, qui faisaient retentir les airs de leur épouvantable musique. On conduisit ainsi la vieille dans une tente voisine ; car le Lama médecin avait décidé que, durant une lune entière, elle ne pourrait retourner dans son ancienne habitation.

Après ce bizarre traitement, la malade fut entièrement guérie ; les accès de fièvre ne revinrent plus. Comme l'accès devait précisément avoir lieu à l'heure même où commença la scène infernale, il est probable que la fièvre fut naturellement coupée par une violente surexcitation, occasionnée par le spectacle le plus effrayant et le plus fantastique qu'on puisse imaginer.

Quoique la plupart des Lamas cherchent à entretenir l'ignorante crédulité des Tartares, pour l'exploiter ensuite à leur profit, nous en avons pourtant rencontré quelquefois qui nous avouaient avec franchise que la duplicité et l'imposture jouaient un grand rôle dans toutes leurs cérémonies. Un supérieur de lamaserie nous disait un jour : Quand un homme est malade, réciter des prières, c'est convenable ; car Bouddha est le maître de la vie et de la mort ; c'est lui qui règle la transmigration des êtres : prendre des remèdes, c'est bien aussi ; car le grand bienfait des herbes médicales nous vient de Bouddha. Que le *Tchutgour* puisse se loger chez un malade, cela est croyable ; mais que, pour le chasser et le